

**Sonia
Kronlund**

**Les pieds
sur terre**

nouvelles du réel

ACTES SUD

LES PIEDS SUR TERRE

Savez-vous que lorsqu'un employé des services publics donne son nom et sa ligne téléphonique directe aux usagers pour leur éviter de devenir fous lorsqu'ils appellent le numéro officiel surtaxé (où personne ne leur répondra de toute façon), c'est un acte de résistance politique ou une forme de désobéissance civile ? Que les ouvriers qui fabriquent neuf cents tonnes de lessive par jour des marques comme Skip, Omo, Persil et Coral reçoivent chaque année un baril de lessive en cadeau de Noël ? Que quand les hommes font l'amour avec des prostituées, ils leurs disent fréquemment "je t'aime" et "merci" ? Savez-vous qu'il est interdit aux secrétaires téléphoniques regroupées dans les call-centers d'utiliser des phrases contenant des négations telles que : "il n'est pas là" ou "ne quittez pas", et qu'à la place elles doivent dire : "il est absent" ou "veuillez patienter" ?

Ceux qui ont écouté *Les Pieds sur terre*, la demi-heure quotidienne de documentaire que je produis sur France Culture, connaissent ces histoires. Ce sont des histoires que personne n'aurait pu inventer, même avec l'imagination sociologique la plus fertile, des nouvelles du réel, des fictions documentaires, des récits du merveilleux quotidien. Je ne sais pas si elles sont vraies ou fausses, si elles expriment quelque chose de "profond" relativement à l'état présent de notre société, ou si elles sont purement anecdotiques. Tout ce que je sais, c'est qu'elles révèlent l'existence d'une parole différente, celle de personnes qu'on n'entend jamais vraiment, et dont j'ai aimé la profonde humanité, les contradictions, la force de résistance.

Ce livre est un exercice d'admiration pour ceux qu'on n'a pas l'habitude d'admirer, un hommage à l'intelligence et au courage des gens simples que l'on dit ordinaires mais qui sont les personnes les plus surprenantes qui soient et que je côtoie chaque jour depuis dix ans dans *Les Pieds sur terre*.

Edition préparée sous la direction
de Marie-Catherine Vacher

SONIA KRONLUND

Normalienne et agrégée de lettres, Sonia Kronlund a collaboré à l'écriture de scénarios, participé à la réalisation de nombreux documentaires à la radio et la télévision, et produit depuis 2002 l'émission quotidienne Les Pieds sur terre, sur France Culture.

www.franceculture.fr

L'éditeur remercie Fabrice Rozié
qui, par son amitié fidèle, a
permis à ce livre de voir le jour.

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-00864-2

LES PIEDS SUR TERRE

SONIA KRONLUND

LES PIEDS
SUR TERRE

Nouvelles du réel

ACTES SUD / FRANCE CULTURE

D'après les reportages radiophoniques de :

Elise ANDRIEU, Charlotte BIENAIMÉ, Joseph CONFAVREUX, Stéphane CORRÉA, Leila DJITLI, Morgane DU LIÈGE, Sonia KRONLUND, Alain LEWKOWICZ, Antoine LY, Bahar MAKOOÏ, Elodie MAILLOT, Pauline MAUCORT, Anne RIOU, Jérôme SANDLARZ, Farida TAHER, Jérémy TORDJMAN.

A Sandrine.

Personne ne sait ce qui se passe aujourd'hui parce que personne ne veut qu'il se passe quelque chose. En réalité on ne sait jamais ce qui se passe, on sait simplement ce qu'on veut qu'il se passe. C'est comme ça que les choses arrivent.

JEAN PIERRE LÉAUD
dans *Liberté, la nuit.*

PRÉFACE

Savez-vous qu'à Disneyland, les animateurs déguisés en "méchante sorcière" doivent porter des protections spéciales sur les jambes pour éviter d'être blessés par les enfants qui leur donnent des coups de pied ?

Savez-vous que lorsqu'un employé des services publics donne son nom et sa ligne téléphonique directe aux usagers pour leur éviter de devenir fous lorsqu'ils appellent le numéro officiel surtaxé (où personne ne leur répondra de toute façon), c'est un acte de résistance politique ou une forme de désobéissance civile ?

Savez-vous que dans les *lounges* chicha à la mode, fréquentées par les musulmans branchés, on peut commander un "mojito hallal" et regarder la télévision jusque dans les toilettes ?

Savez-vous que les ouvriers qui fabriquent neuf cents tonnes de lessive par jour des marques comme Skip, Omo, Persil et Coral reçoivent chaque année un baril de lessive en cadeau de Noël ?

Ceux qui ont écouté *Les Pieds sur terre*, la demi-heure quotidienne de documentaire que

je produis sur France Culture connaissent ces histoires.

Ce ne sont pas des affaires spectaculaires, des escroqueries de masse, des meurtres en série... Ce ne sont même pas des faits divers. Juste des petites histoires qui rencontrent parfois des faits de société mais ne sont là ni pour les illustrer, ni pour les représenter. Des histoires, pourtant, que personne n'aurait pu inventer, même avec l'imagination sociologique la plus fertile. Des nouvelles du réel, des fictions documentaires, des récits du merveilleux quotidien. Je ne sais pas si elles sont vraies ou fausses, si elles expriment quelque chose de "profond" relativement à l'état présent de notre société, ou si elles sont purement anecdotiques : je ne suis ni historienne, ni sociologue et je n'ai jamais cherché à faire une suite à *La Misère du monde* de Pierre Bourdieu. Tout ce que je sais, c'est qu'elles révèlent l'existence d'une parole différente, celle de personnes qu'on n'entend jamais vraiment, et dont j'ai aimé la profonde humanité, les contradictions, la force de résistance, et la drôlerie.

Ce livre est un exercice d'admiration pour ceux qu'on n'a pas l'habitude d'admirer, un hommage à l'intelligence et au courage des gens simples que l'on dit ordinaires mais qui, vous le verrez dans ce livre, sont les personnes les plus surprenantes qui soient. Elles ne s'écoutent ni penser ni parler, disent tout, tout de suite, sans fausse pudeur, ni honte, confiantes et sachant qu'on saura les aimer et les rendre encore plus belles qu'elles ne sont, si c'est possible.

Savez-vous qu'une musulmane en *djelbeb*, la longue robe qui descend jusqu'aux pieds, peut

draguer un garçon dans le métro, à Paris et lui proposer le mariage sur le quai ?

Savez-vous que quand les hommes font l'amour avec des prostituées, ils leurs disent fréquemment "je t'aime" et "merci" ?

Savez-vous que dans une entreprise chinoise, on peut licencier 10 000 personnes du jour au lendemain sans aucune indemnité ?

Savez-vous que les ouvriers qui fabriquaient des pneumatiques *Continental* pouvaient, avant la fermeture des usines françaises, gagner entre 3 000 et 4 000 euros par mois, parfois jusqu'à 4 500 ?

Savez-vous que les surveillants de prison ne font jamais sécher leur linge à l'extérieur pour éviter que leurs voisins, voyant leur uniforme, ne découvrent quelle profession ils exercent ?

De ces gens, qu'on ne sait plus comment appeler – ex "vrais gens" devenus "France d'en-bas", puis récemment "France invisible" et maintenant "France d'à côté", dont on peut au moins être sûr qu'ils ne sont pas des *people* – la parole est rarement livrée "seule" : il y a toujours quelque part un sociologue – ou pire un psychologue – pour l'analyser, pour en décrypter ou en interpréter le sens et, à défaut de sociologue, un journaliste lyrique ou sûr de son empathie. Dans *Les Pieds sur Terre*, au contraire, j'ai laissé les gens parler sans aucun commentaire et tous les jours. Evidemment, je les ai choisis, ces gens-là et pas d'autres, et ce choix, à lui seul, exprime un point de vue. Mais au moins a-t-il le mérite d'être

discret : il se voit moins ! Si je n'avais pas peur de ce genre de grands mots, je dirais, pour résumer, que cette émission cherche quelque chose qui relève de l'éthique ou du politique plutôt que de l'explication sociologique.

Savez-vous qu'il est interdit aux secrétaires téléphoniques regroupées dans les *call centers* d'utiliser des phrases contenant des négations telles que "il n'est pas là", ou "ne quittez pas", et qu'à la place, elles doivent dire "il est absent", ou "veuillez patienter" ?

Savez-vous qu'il y a, dans les infirmeries des prisons, des boîtes de préservatifs portant l'inscription : "Servez-vous" ?

Savez-vous qu'il arrive aux paysans d'envoyer la photo de leurs animaux malades à des magnétiseurs qui les soignent à distance ?

Savez-vous qu'à Neuilly, même les cambrioleurs portent des sacs à dos Vuitton pour dissimuler leur pied-de-biche et autres outils de travail ?

Savez-vous qu'on trouve dans les poubelles des magasins bio de quoi faire des repas sains et équilibrés ?

Savez-vous qu'avant de les embaucher, les grands alcooliers font passer à leurs futurs représentants un *crash test* au cours duquel ils absorbent une quantité d'alcool colossale afin d'évaluer leur condition physique et leur capacité à "tenir le choc" ?

Au mois de septembre 2012, *Les Pieds sur terre* fêtera ses dix ans d'existence. Cette décennie, parfois tourmentée et déprimante, commencée en 2002 avec l'arrivée de Jean-Marie Le Pen au deuxième tour des présidentielles, nous conduira à la veille d'une nouvelle élection présidentielle, elle aussi susceptible de nous réserver des surprises : elle est l'arrière-plan des histoires que j'ai recueillies.

En avril 2002, je revenais d'Afghanistan : le pays venait d'être libéré du joug des *taliban* et s'y mettait en place un processus démocratico-anarchique inédit. Avec Gaël Gillon, c'était notre deuxième séjour dans un pays (comme l'Iran) où on est presque forcé de revenir dès lors qu'on y a mis les pieds une première fois. Nous voyageons en compagnie de l'écrivain Atiq Rahimi et de deux autres amis, qui n'étaient pas retournés en Afghanistan depuis plus de vingt-cinq ans, et c'est dans un certain état d'exaltation que je recueillais avec ferveur leurs premières impressions, que je visitais la maison de leur enfance, que nous nous projetions dans l'avenir d'un pays libre et moderne, débarrassé de l'obscurantisme.

Il faut dire que Kaboul, en particulier, était en pleine effervescence et que l'atmosphère était celle d'un nouveau Far West : des hommes d'affaires louches se jetaient sur les marchés juteux, des ONG de consulting et de marketing, des *think tanks* et des espions se bouscuaient un peu partout tandis que des myriades de compagnies de téléphones portables créaient des tas de réseaux sans l'ombre d'une coordination : ce n'était donc pas le moment de brider mon enthousiasme pour la liberté et la démocratie.

Ma clairvoyance en matière de politique internationale n'ayant d'égale que ma capacité à anticiper les résultats électoraux en France, je rentrais donc pour assister en avril au triomphe de Lionel Jospin. (Si je suis à peu près convaincue d'ailleurs que le Front National fera en 2012 un score aussi important qu'en 2002, je me rassure en me rappelant que je me trompe presque toujours.)

Ce qui m'a surpris lors des élections présidentielles de 2002, ce n'est pas tant le résultat du premier tour et les 4 804 713 personnes ayant voté pour Jean-Marie Le Pen que l'ampleur des manifestations qui suivirent le 21 avril, pendant deux semaines, pour culminer le 1^{er} mai avec une manifestation rassemblant entre un et deux millions de personnes contre le Front National. A dire vrai, je ne connais rien de plus immédiatement lacrymal et bouleversant qu'une grande manifestation, qu'un slogan repris en chœur, que des personnes qui ne se connaissent pas et marchent ensemble pendant des heures. Cette idée d'une foule de personnes débarrassées de leurs préoccupations individuelles immédiates et qui tous demandent ou refusent au même moment la même chose, ou, mieux, se battent pour défendre des idées ou leur pays, me semble devenue tellement étrangère au monde dans lequel nous vivons, que je n'en reviens jamais. Quand la politique se retrouve au cœur de la vie, au centre de nos existences étriquées, quelque chose se passe, qui me submerge. (C'est l'une des raisons qui expliquent l'amour que j'éprouve aussi pour un pays comme l'Iran où l'individu doit sans cesse s'oublier au profit d'une cause – le plus souvent tragique – qui dépasse son destin personnel.)

Le 1^{er} mai 2002, il y avait, dans les rues de Paris, des enfants en poussettes, des ados à sacs

à dos et des vieux brandissant des slogans mar-
rants comme : “Ni Vodka, ni Coca, ni Vichy” et
d’autres, qui sont restés, comme : “Première,
deuxième, troisième génération, nous sommes
tous des enfants d’immigrés...” Le lendemain, les
82,21 % empochés sans complexe par Jacques
Chirac, comme si toutes ces voix lui avaient été
données en adhésion à son programme et à sa
personne, m’ont brutalement dégrisée : mon
enthousiasme en a pris un nouveau coup.

Malgré cela, nous avons, par la suite, “docu-
menté” (comme on dit dans le “Documentaire”*)
le plus de manifestations possible dans *Les Pieds
sur terre* : des manifs de droite, des manifs de
buralistes, des manifs de prostituées, des manifs
contre toutes les réformes, des manifs de profs,
de sans-papiers, et même des manifs qui ne ser-
vent plus à rien, afin de retrouver cette intensité
d’émotion et, surtout, pour ne pas perdre contact
avec la grande gagnante de l’élection présiden-
tielle de 2002 : la “France d’en-bas”, celle qui
a “les pieds sur terre”, qui “veille au grain” et
qui était désormais dotée de son parfait Premier
ministre, Jean-Pierre Raffarin.

Dans l’espèce de sidération ambiante qui
prévalait alors, les ouvriers, les pauvres, les
précaires, les classes moyennes déclassées se
mirent soudain à devenir un sujet de préoccu-
pation nationale : mais qui étaient-ils, TOUS CES
GENS qui avaient voté pour Jean-Marie Le Pen ?

* La frontière qui sépare le “documentaire” du “reportage”,
à la radio du moins, est assez floue. Une discussion qui
permettrait de la délimiter, si toutefois c’est possible, serait
longue et ennuyeuse et rien ne permet de dire qu’on arri-
verait à un résultat intéressant.

D'où venaient-ils, que voulaient-ils et pourquoi avaient-ils fait CELA ? C'est ainsi qu'est née l'idée d'une émission quotidienne sur France Culture où la parole serait donnée à des anonymes (la plupart de nos interlocuteurs préfèrent le rester et parfois changent leur prénom) en grande partie pour comprendre comment on en était arrivé là. Et c'est tout naturellement que, pour en réaliser les premiers épisodes, nous sommes allés à la cité des 4 000 à la Courneuve où nous avons rencontré des frontistes aussi divers que variés. C'est dans le contexte de cette obsession nationale d'alors qu'il faut replacer les histoires intitulées : *Henriette et Daniel* (qui ouvre ce livre), *Les Lapins mâles* (p. 69) et *Ginette et Loulou* (p. 89).

Il faut dire aussi que le projet de donner une voix à ceux qu'on n'entend pas – sans commentaire – n'était pas sans risque éthique ou politique justement. Je ne m'attendais évidemment pas à toujours entendre des propos tolérants, humanistes, compassionnels, des apologies de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. C'était même les discours les plus opposés à notre célèbre trio de valeurs qu'il me paraissait le plus urgent de faire connaître.

Fallait-il pour autant donner la parole aux lepénistes les plus enragés ? Aux policiers les plus racistes ? Aux jeunes les plus embarqués dans des dérives sexistes ?

Refuser de les entendre, c'était aller contre le projet lui-même. Les laisser parler, c'était courir le risque de donner une sorte de légitimité à des propos qui me révoltaient. (2 500 émissions et dix ans plus tard, on ne peut pas dire que j'ai réussi à trouver une solution satisfaisante à ce conflit !) Il m'est arrivé de penser que le remède

le plus efficace contre la parole raciste, xénophobe, sexiste, méprisante à l'égard des plus pauvres, c'était de la laisser s'exprimer en toute liberté. Elle se disqualifierait d'elle-même par ses outrances. Mais comment faire pour qu'elle s'exprime librement, alors que c'est une parole censurée socialement et légalement ?

L'affaire se complique d'autant plus que pour arriver à la faire "sortir", il faut ruser, jouer au candide, et parfois même faire semblant d'approuver. Le résultat, c'est que le projet éthique de faire entendre la voix des gens peut donner l'impression de se transformer en un projet assez peu éthique d'exploitation et de manipulation... Existe-t-il une solution satisfaisante à ce dilemme ? J'en suis de moins en moins sûre.

Par ailleurs, si mon but était de contribuer à démonter les idées les plus répugnantes en les laissant s'exprimer, certains, parmi les observateurs professionnels de notre société, diront que les résultats n'ont certainement pas été à la hauteur de mes espérances.

Pour les plus pessimistes, en effet, ce qui a caractérisé ces dix dernières années, c'est la libération de la parole raciste, l'explosion de la xénophobie, la régression sexiste, la destruction du lien social et de la volonté de vivre ensemble en dehors du cercle étroit de la famille ou du quartier, la montée de la violence entre les personnes, la diffusion d'une idéologie qui justifie les pires inégalités au nom du "mérite" et de la "responsabilité individuelle", l'affaiblissement des organisations syndicales et le démantèlement des droits sociaux qui s'en est suivi, la dissolution du sentiment de solidarité envers les plus pauvres, perçus comme des fainéants, des profiteurs, des parasites (et non comme des

victimes d'un système qui, les ayant défavorisés au départ, ne fait plus rien pour compenser ce handicap par la suite), l'atteinte aux libertés de circuler et de s'exprimer au nom de la lutte contre le "terrorisme", et ainsi de suite. Pourtant, ce tableau catastrophiste me paraît assez confus, parce qu'il ne distingue pas assez ce qui relève de la politique d'Etat et ce qui se rapporte aux attitudes des citoyens.

On peut difficilement nier que, depuis quelques années, une sorte de xénophobie d'Etat, dénoncée par la plupart des organisations de défense des droits de l'homme, s'est mise en place en France. Elle s'exprime à travers le matraquage de l'idée qu'il existe un lien obligé entre immigration et insécurité, à travers la remise en cause des naturalisations de "Français d'origine étrangère", la présomption de délinquance pour les jeunes nés en France de parents étrangers, la chasse aux Roms et aux sans-papiers, etc.

L'existence d'une politique d'Etat portant atteinte aux services publics de santé et d'éducation sous prétexte de préserver les grands "équilibres économiques" (et la bonne note des agences de notation) est aussi difficile à nier. Ses conséquences, en termes de précarité sociale, et d'accroissement des inégalités sont assez évidentes.

L'une des explications les plus plausibles de cette politique d'Etat, c'est qu'il s'agit d'une tentative de récupération de l'électorat d'extrême droite, et aussi d'une diversion proposée face au rejet d'une politique ouvertement favorable aux plus hauts revenus en pleine crise sociale*.

* Voir le rapport de la Ligue des droits de l'homme, *La République défigurée*, La Découverte, 2011.